SOURCIÈRE OU SORCIÈRE ?
ARCHETYPES ET REPRÉSENTATIONS DES MERES
DANS DES ÉCRITS FÉMININS CONTEMPORAINS
DES ÎLES DE L’OCÉAN INDIEN

Johanna TREILLES, Université de l’île de la Réunion

Dans le cadre des études menées sur les mères par le laboratoire de recherches O.R.A.C.L.E à l’Université de la Réunion, nous avons choisi d’aborder ici les archétypes et les représentations de la maternité dans des écrits contemporains de femmes de l’Océan Indien. Cette présentation s’appuie sur trois œuvres issues d’îles voisines.

Naître en terre rouge est publiée par les Editions Quart Monde, branche éditoriale de l’O.N.G ATD Quart Monde, dont l’objectif est de témoigner de la vie et des pensées des familles les plus défavorisées de la planète. Jean-Michel Defromont, « accompagnateur » ou « transcrivain » comme il se décrit sur son site internet, lui-même volontaire permanent depuis plus de trente ans au sein de cette O.N.G, retransmet ici l’histoire autobiographique de Kamony Rajaonarison, une jeune femme de Madagascar. La narratrice, bien qu’illettrée, est parvenue, en s’associant à Jean-Michel Defromont, à témoigner de son histoire : son accouchement seule dans la nature.

La deuxième œuvre étudiée, le roman *Les Chants du silence*, est écrite par la Réunionnaise Isabelle Hoarau-Joly, anthropologue, poète et dramaturge, dont les livres pour enfants sont disponibles dans de nombreuses librairies de l’île de la Réunion. *Les chants du silence* est son premier roman et aborde un thème d’importance et d’actualité à la Réunion : la grossesse précoce d’une jeune fille de quinze ans.

Enfin, *Le dernier frère* est écrit par l’Indo-Mauricienne Nathacha Appanah. Aujourd’hui renommée dans le milieu littéraire francophone international, elle fait partie indubitablement de ces jeunes auteures talentueuses originaires de Maurice dont la critique ne tarit pas d’éloge. Publié chez Gallimard, le texte que nous avons choisi, met en scène une mère attentionnée victime d’un mari violent.

Dans un premier temps, nous proposons d’étudier comment, au sein de représentations idéalisées de la Mère, les archétypes de la Sourcière et de la Sorcière

parviennent à se glisser et enrichissent les images habituellement associées à la maternité. Nous nous intéresserons ensuite aux rapports entretenus par les mères avec la nature et nous nous pencherons sur les liens qui semblent les unir à une entité féminine supérieure que l'on pourrait nommer ici Terre Mère. Enfin, nous nous questionnerons sur la récupération et la détérioration par le patriarcat de l'archétype de la Sorcière qui, à l'origine figure de puissance et de connaissance occulte, devient sous le joug du mâle une marionnette sans vie.

Archétype de la Mère : entre Sourcière et Sorcière

Pour commencer, nous nous permettons de faire un bref rappel sur le terme archétype qui appartient davantage au vocabulaire de la psychanalyse qu'à celui de la littérature, même si actuellement de nombreux travaux se basant sur des textes littéraires ou des contes portent sur les archétypes, pour n'en citer qu'un, le bestseller de Clarissa Pinkola Estes, *Women Who Run With the Wolves : Myths and Stories of The Wild Woman Archetype*, traduit et édité en France en 2001 sous le titre *Femmes qui courent avec les loups*.

Le thème archétype, répandu par Jung dès 1912, définit les images et symboles primordiaux, archaïques, existant *a priori* dans l'inconscient collectif commun à tout être humain, quelles que soient sa religion, sa culture, ses origines. Dans son livre *Matière et psychè*, Marie Louise von Franz, une des fondatrices de la psychologie analytique, décrit comme suit l'archétype de la Mère :

Psychologiquement, elle représente un principe bienveillant, choyant, qui donne support, qui active la croissance, qui fertilise et qui nourrit. C'est le lieu de la transformation, de la renaissance, du secret, du caché, du sombre, du monde des morts, de ce qui dévore, empoisonne, angoisse, et de l'inévitable. Toutes ces représentations procèdent de l'archétype de la Mère primordiale. (web)

Comme le montre l'ambivalence des termes utilisés dans cette description, la Mère est représentée sous diverses formes que nous avons choisi de réunir dans ce qui pourrait être appelé des sous-archétypes.

La *Sourcière* s'apparente au « principe bienveillant » chargé de fertiliser, de nourrir, mais également de préserver les eaux primordiales de la souillure du mal (maladie, infertilité, mauvais sort, pollution). Elle est la protectrice des eaux magiques dans lesquelles se développent le fœtus humain, mais aussi l'embryon de toute création artistique. La *Sourcière* peut s'apparenter à la figure plus connue de la Fée.

Apparemment antithétique, le second archétype maternel est celui de la *Sorcière*, qui incarnerait quant à elle, dans la précédente citation : « Le lieu [...] du caché, du sombre, du monde des morts, de ce qui dévore, empoisonne, angoisse, de l'inévitable ».

Dans les textes que nous avons choisi d'étudier, si nous retrouvons l'image collective de la bonne mère dotée de toutes les vertus, nous pouvons également déceler certaines caractéristiques des archétypes de la Sourcière, notamment dans le rapport entretenu par ces femmes avec la nature, son pouvoir de vie et de guérison, et de la Sorcière, par les liens qu'elles tissent avec l'occulte, l'obscurité, leur pouvoir de destruction et la crainte qu'elles inspirent.

Dans *Le dernier frère*, de la Mauricienne Appanah, le portrait hautement mélioratif que fait le narrateur de sa mère, témoigne de cette représentation idéalisée des mères, mais, fait plus inattendu, mentionne également son « don avec les plantes » :

Ma mère était le côté tendre de notre vie de misère, de tristesse et de bambous qui claquent sur le corps. Elle m'aimait, elle me protégeait, elle me guérissait, elle me parlait doucement, elle était tendre, me donnait à manger avec ses doigts nus quand j'étais malade et sa patience semblait sans limites. Je n'ai jamais vu cela chez qui que ce soit et c'est grâce à cette patience-là, grâce à sa façon d'aller jusqu'au bout de toute chose, même si cela était pénible et lent, je pense que c'est à cela qu'elle devait ce don avec les plantes. Ma mère a été la chance de ma vie, ce que l'existence m'a offert pour me garder dans les rails, sur le bon chemin, un pilier de force, de bonté, de constance et de renoncement, pour me faire comprendre qu'il y avait autre chose sur terre et avec elle à mes côtés pendant mon enfance, je ne suis devenu ni fou, ni méchant, ni désespéré. (103)

Comme dans ce passage et tout au long du roman, le mot « mère » est précédé du pronom possessif « ma », dont la présence répétitive participe à cette idéalisation de la figure maternelle vue par les yeux de son fils. Dans la tradition hindouiste dont est issu le narrateur, si *Om* symbolise le son primordial masculin, le son *Ma* est associé à l'énergie de la Mère et participe ici à l'amplification des qualités maternelles. *Ma*, en effet, n'est-il pas le premier son prononcé par bien des enfants et ce dans bien des cultures pour appeler leur mère ?

Les adjectifs et les noms utilisés dans la citation précédente sont ceux que l'on retrouve souvent dans la conscience collective quand on visualise ce qu'est et ce que doit être une mère : la tendresse, la protection, la patience, la volonté, l'endurance, la force, la bonté, la constance, le renoncement et l'entière responsabilité du devenir

moral et psychologique de l'enfant. Pourtant, plusieurs éléments dans le roman permettent de rapprocher la mère à l'aspect plus sombre de la maternité, la Sorcière. Ainsi, l'endroit où elle habite, n'est pas sans rappeler les maisons typiques des sorcières dans les contes de fées :

Notre maison à Beau-Bassin était enfoncée dans les bois, comme on pourrait aujourd'hui imaginer une maison de garde-forestier ou un relais de chasse. Plus tard, ma mère m'a raconté que personne ne voulait de cette maison. Elle était à mi-chemin entre la prison et le cimetière et les gens racontaient qu'elle était la demeure des âmes errantes. (40)

Si, comme toute vraie sorcière, la mère a le pouvoir de guérir et de régénérer grâce aux plantes, elle est aussi douée de la force destructrice et du pouvoir de tuer :

Les lèvres de ma mère remuaient à toute vitesse pendant qu'elle préparait des décoctions et des mixtures qu'elle saupoudrait ensuite sur le pas de la porte, sur le bord des fenêtres et le lendemain, ces rats cachés, ces hérissons gueulent ouvertes et ces serpents que nous trouvions. La main de ma mère travaillant le pilon, écrasant, broyant, anéantissant les ennemis. (41)

La mère dans ce texte est une guérisseuse, une sorcière qui soigne par les plantes, mais elle est aussi une sorcière, celle que l'on appelle à l'île Maurice, la *daïne*, qui provoque le rejet, la violence et la peur chez les Hommes.

Dans *Naître en terre rouge*, la mère semble pouvoir se dépasser pour apporter à ses enfants, amour, nourriture, éducation. Ainsi, dès la première page du récit, la mère est dépeinte comme une personne attentionnée qui, dès son réveil, tandis qu'il fait encore nuit : « Craque une allumette, regarde ses petits endormis sur la natte, parvient à les border tous les quatre avec sa couverture » (Kamony Rajaonarison 9).

Etant donné les conditions de vie extrêmes où elle et sa famille se trouvent, une grande partie de son énergie est vouée à gagner de l'argent, le minimum vital, et à assumer à la fois le rôle de mère et de père, car ce dernier, vaincu par l'alcool et la misère, est incapable de faire vivre sa famille. La mère ici est une Sourcière, ce principe qui nourrit, apaise et protège, mais elle a également un rôle de passeuse entre le monde invisible et celui des humains. Comme la source est le lieu où l'eau secrète et mystérieuse, enfouie sous la terre, jaillit à l'air libre, le corps de la femme en donnant naissance est le lieu où l'enfant émerge des limbes de sang et d'eau pour prendre sa première inspiration. D'ailleurs, c'est auprès d'une source que Mme Rasoa accouche :

Elle est de nouveau seule dans l'immensité de la campagne. Bientôt, elle arrive à « la source », un bouquet d'arbres autour d'un filet d'eau et

d'une vasque boueuse où les bêtes viennent boire. Elle aussi voudrait bien se désaltérer. Elle approche de l'eau fraîche et au moment de se pencher, impossible. Elle ne peut plus se baisser. La contraction est trop forte. (50)

Aussi, quand les voisins rendent visite au nouveau-né, s'exclament-ils : « Comment allons-nous t'appeler Ndalana ? Qui vient du chemin, ou Loharano ? La source ... » (68). La Mère en tant que Sourcière est la gardienne et la protectrice de cette source intarissable de vie que sont les enfants : « La force de notre vie. Oui, nos enfants. Notre seule richesse » (73).

Dans *les Chants du silence*, la femme-enfant enceinte de quelques mois ne s'identifie pas à une représentation idéalisée de la Mère, mais aux archétypes de la Sourcière, de la Sorcière et de la Fée. Ainsi, nous pouvons lire :

Cette nuit elle rêva. Elle était une fée perdue dans le monde des hommes. Elle avait choisi de venir leur faire découvrir la poésie des mots, les aider à renouer avec le temps des légendes. [...] elle était là pour leur enseigner la sagesse, pour les aider à garder la lumière au fond de leurs yeux. (Hoarau-Joly 79)

Et paradoxalement:

J'ai lu trop d'histoires. Je sais trop de choses. Le monde invisible m'attire. Peut-être que je suis une sorcière. Quelquefois, je me fais peur. Les choses que je souhaite, arrivent. Je ne veux pas faire de mal mais la haine qui m'habite, transpire. Qu'y puis-je ? (22).

Navigant avec ses émotions entre lumière et obscurité, elle ne se conçoit qu'à travers des représentations imaginaires. Ce n'est qu'à la fin du livre, après avoir donné naissance à l'enfant qu'elle portait comme on porte un rêve désincarné, qu'elle s'identifie aux qualités habituelles des mères : patience, amour inconditionnel pour son enfant, endurance face à la souffrance. Pourtant, tout au long du récit, les archétypes étroitement mêlés de la Sourcière et de la Sorcière ont servi de guide et de modèle à l'enfant femme découvrant son pouvoir de vie. Derrière ces archétypes c'est la grande déesse mère, la nature sauvage et toute puissante du féminin qui se dessine, et initie à ses mystères les femmes à l'écoute de cette force naturelle qui bat en elles et tout autour d'elles :

Les femmes demeuraient depuis toujours les messagères de la grande déesse, la déesse sauvage, celle qui possède tous les visages de la terre. Celle qui connaît le secret des plantes, de la lune et de l'océan, celle qui joue avec les forces de la nature pour nourrir mais aussi pour détruire. (48)

Les Mères : protégées et protectrices de Mère Nature

En tant que spectatrice des beautés de la nature, la femme dans ces romans permet au lecteur de se familiariser avec la faune et la flore de l'Océan Indien. Ainsi, la description de la nature vue par les yeux de Mme Rasoa nous plonge dans les paysages typiques de Madagascar : « Les rizières d'Ambatondrazaka, premier grenier de Madagascar, sont dans cette direction » (Kamony Rajaonarison 13) ; « A cette heure-ci la terre rouge qui lui colle aux pieds est encore noire. La bruine mouille ses vêtements, longue est la plaine qu'elle traverse dans la nuit. Plaine, colline, plaine, colline » (14). Le personnage est tout entier immergé dans la nature et se fond littéralement dans le paysage, avec les pieds ancrés dans la boue et le corps recouvert de l'humidité de la nuit. La mère a conscience de faire partie de la nature et considère celle-ci avec respect et admiration : « Elle aime cette fraîcheur du matin, ces rouges teintés de nostalgie, cette nature qui se donne en cadeau » (39). La nature est généreuse et complice ; en effet, ne nous dit-on pas : « Les cailloux du sentier ne blessent pas ses pieds » (14). Cette image poétique donnant une vie propre aux pierres illustre la dureté de sa vie, à l'image de la plante de ses pieds habitués à la souffrance et endurcis au contact de la terre, et montre la compassion de la nature à son égard. Le lien de cette mère avec Mère Nature est sans doute le plus explicite au moment de l'accouchement. Si la femme est seule pour vivre ce moment d'intense souffrance, la terre l'accompagne et souffre avec elle :

Une grosse racine sortie de terre, lui passe sous la tête, toute tordue comme si elle souffrait elle aussi. De ses deux mains elle s'y agrippe. Elle se mord les lèvres jusqu'au sang. A force de se frotter la nuque sur l'écorce d'un côté puis de l'autre son chignon se défait. La sueur colle ses cheveux tout emmêlés autour de son visage. (52)

En s'agrippant aux racines, aux origines, la mère accouchant redevient la femme sauvage aux cheveux lâchés et emmêlés, libérés du chignon symboliquement considéré comme la marque de la civilité et de la bienséance. La mère en donnant la vie dans la nature redevient la fille de Terre Mère.

Dans *Le dernier Frère*, le lien qui unit la mère à la nature est indéniable et prend toute sa puissance dans un des passages central du roman : tandis que le ciel s'obscurcit et laisse prévoir un cyclone, la mère scrutant les nuages serre son enfant dans ses bras et ne fait plus qu'une entité avec la nature : « Je m'en souviens encore, la nature et ma mère semblaient être aux aguets » (Appanah 103) et à la page suivante : « Après un long moment immobile, ma mère m'a dit tout en continuant à

regarder le ciel : demain, il n'y a pas école ».

Et c'était le signal qu'attendaient cette forêt, ces nuages et le monde autour de nous.

Le vent s'est levé, a traversé la forêt de part en part, tout a frissonné et autour de nous, le bois a chanté une longue et belle plainte. Des nuages bas, effilés et noirs comme des fantômes maléfiques, sont passés rapidement au-dessus de nous tandis que ceux collés à la voûte du ciel s'épaississaient davantage, menaçants. La cime des arbres dansait contre le ballet des nuages, une nuée d'oiseaux s'est envolée, à toute allure en criant et derrière nous, tout à coup, un éclair a jailli. (104)

La phrase somme toute triviale prononcée par la mère, « demain, il n'y a pas école », devient dans la bouche de celle-ci une formule magique puissante provoquant la fureur grandiose de la nature, la puissance destructrice du cyclone.

La mère dans ce roman, en plus de sa connaissances des plantes, a aussi un don avec les oiseaux qu'elle recueille, réchauffe, nourrit et sauve, quand ils sont blessés. La couverture du roman aux éditions de L'Olivier nous montre la main d'une femme sur laquelle s'est posée une perruche rouge. Cette image illustre le passage où l'enfant Raj, accompagné de son ami juif David, découvre sa mère dans la clairière, comme hors du temps, une perruche rouge, oiseau très rare, nous-dit-il, dans la main. L'oiseau s'envole et se pose sur la tête blonde du jeune David ; c'est alors que se produit un miracle, sa mère éclate de rire :

Le cœur m'est monté à la gorge et j'ai ri et pleuré en même temps, de voir l'oiseau sur la tête blonde de David, d'entendre le rire de ma mère et de me rendre compte que dans la mort, mes frères avaient failli emmener avec eux le rire de ma mère. (121)

La nature brise, par l'intermédiaire d'un oiseau magique et d'un enfant venu de l'autre côté des mers, le mauvais sort qui s'était abattu sur cette femme et qui la condamnait à la tristesse et à la mort du cœur et des émotions. La femme rit et retrouve son pouvoir de vie.

Face aux violences de son mari et au malheur qui lui a enlevé ses deux premiers enfants, Mère Nature la maintient en vie ; elle panse ses blessures et offre un refuge à son âme, tout comme la femme nourrit et recueille les oiseaux blessés de la forêt. Mères et Nature s'entraident et se soutiennent.

Riche de ces liens qui unissent femmes et nature, *Les Chants du silence* sont un véritable éloge aux paysages réunionnais, à la flore et la faune insulaire. Au sein du roman, la nature est placée au rang de divinité qu'il convient de respecter. Ainsi sacralisées, des expériences apparemment triviales, telles la contemplation d'une

fleur, un bain de mer, la découverte d'une grotte, deviennent pour la femme-enfant du livre des expériences transcendantales qui permettent d'accéder à une réalité supérieure et secrète.

Le terme Terre Mère est approprié ici, car la nature maternelle véritablement ce personnage. Elle remplace une mère déficiente qui n'a pas su donner tendresse, amour et écoute à son enfant : « La mer devient sa mère. Elle s'y endort, se laisse emporter, embrasser, rouler, caresser. Elle écoute ses histoires » (Hoarau-Joly 164). La fusion entre la jeune femme enceinte et la nature est totale, comme l'est celle du fœtus avec la mère. D'ailleurs, la jeune femme a la capacité d'incarner la nature, de devenir, plante ou oiseau : « Brusquement elle découvrit qu'elle ne regardait plus le lys, mais qu'elle était lui par un changement de conscience contradictoire, indicible. [...] Elle ne percevait plus la fleur, elle la vivait. Elle était Fleur » (60). Ces expériences mystiques peuvent être marquées par la souffrance. Tout comme il est prouvé aujourd'hui qu'un fœtus dont la mère fume ou vit un stress intense est affecté par ces pollutions extérieures, la jeune femme, par les liens charnels et spirituels qui l'unissent à Mère Nature, ressent au plus profond de son être la destruction dont elle est victime :

Ces mains qui creusaient, défonçaient la terre, ces machines qui coupaient, sciaient les arbres, ce viol permanent de la terre nourricière lui causait une souffrance irradiant dans tout son être. C'était comme une blessure persistante qui jaillissait de son cœur à la vue de tant de destruction. Elle aurait voulu, elle aurait aimé... mais que pouvait-elle faire ? Partager cette souffrance, laisser les larmes sillonner ses joues, glisser jusqu'à la terre, jusqu'à la Mère. (64)

Tout comme la mère dans le roman d'Appannah, ne parvient pas à protéger son enfant de la violence du père et ne peut que pleurer en silence ou panser ses plaies, la jeune femme des *Chants du silence* ressent, muette, les viols et les blessures répétitives infligés à sa Mère sans pouvoir agir. Cette absence de pouvoir sur la réalité, cette faiblesse du champ d'action des femmes et des mères, cette incapacité à modifier en profondeur la barbarie du monde, semble s'expliquer par la soumission au modèle patriarcal.

Isabelle Hoarau-Joly souligne à plusieurs reprises l'abîme qui a été créé par la religion chrétienne et le patriarcat entre les forces positives et négatives des femmes. Pour n'en citer qu'un passage :

La sorcière qui apportait la vie était devenue la sorcière, jeteuse de sorts avec le mauvais œil qui faisait tourner le lait des vaches, apportant la

maladie et la mort. [...] L'œil de la connaissance, qui brillait au milieu de leur front pour leur permettre de voir derrière les voiles des choses, s'était voilé derrière la superstition et la peur. Leurs rites d'initiation avaient été éradiqués. On avait brûlé les rebouteuses et les prêtresses comme de dangereuses sorcières au temps de l'inquisition. (49)

Originellement facettes d'une même entité, tout comme dans la religion hindouiste, Kali, Durga et Parvati, certains aspects de la Mère, à la fois Sourcière et Sorcière, semblent avoir été transformées en quelque chose d'inquiétant et de repoussant qu'il faut absolument dominer. En assimilant les liens entretenus par les femmes avec les puissances naturelles et occultes à l'unique figure de la *mauvaise* Sorcière, en niant leur connaissance des plantes, de la vie et du corps, le patriarcat a détérioré et réduit l'archétype primordial de la Mère à un modèle collectif idéalisé, dangereux et destructeur pour l'âme féminine. Comme le souligne avec pertinence von Franz: « S'identifier totalement à l'image de la bonne épouse – bonne mère – bonne maîtresse de maison est une grande tentation. Si cela va trop loin, c'est le fait de l'ombre : la femme tombe dans ces schémas collectifs et n'existe plus en tant qu'individu » (34-35).

Soumise au mâle, la sorcière ou la marionnette du patriarcat

Dans *Le dernier frère*, nous avons souligné les qualités indéniables de cette mère dévouée, les dons particuliers qui la lient à la nature et le pouvoir de vie et de mort que lui procure sa connaissance des plantes. Pourtant, de par sa condition de femme battue, des zones d'ombres fissurent ce portrait. En effet, quand le père se montre d'une violence extrême avec l'enfant, ce qui arrive régulièrement dans le texte, la mère le soigne, mais ne parvient pas à remplir un de ses rôles premiers, qui est de protéger son enfant, de le mettre à l'abri. La mère est soumise à son mari, soumise au mâle, mais aussi au mal, à la violence et à la cruauté. Au début du roman, le narrateur relate un rêve de sa mère :

Ma mère a rêvé longtemps que mon père lui apparaissait, vêtu de son ensemble marron, prêt pour aller travailler et qu'il lui disait, viens avec moi, j'ai besoin de toi. Ma mère dans son rêve refusait net et sec me disait-t-elle, une pointe d'effroi dans la voix, elle qui ne lui avait jamais refusé grand-chose de son vivant. Je me demande si la nuit où ma mère est morte dans son sommeil, je me demande si cette nuit-là, elle n'en a pas eu assez de dire non et n'a pas suivi mon père dans les ténèbres. (Appanah 10)

La question que se pose le narrateur, illustre le lien qui unit l'âme de sa mère

au mâle dominant, au père, revenu des ombres pour l'attirer dans ses ténèbres et avoir près de lui une servante pour l'éternité. Pareilles aux sorcières pactisant avec le diable, les mères qui ne parviennent pas à se libérer du joug du mâle, de la violence et de la maltraitance que subissent leurs enfants, sont, malgré toutes leurs qualités de mère, vouées à se soumettre aux enfers du patriarcat.

Comme dans la relation maître et esclave, il y dans le couple, homme violent alcoolique et femme battue, tel qu'on les retrouve dans le texte, une co-dépendance. Si le père incarne véritablement la force destructrice et ici absurde : « Lui, lui, lui, toujours lui pour briser, empêcher de construire quoi que ce soit » (113) ; la mère. Elle, pour pouvoir guérir, construire, ramener la vie, exprimer ce qui lui reste de force créatrice, doit pouvoir soigner un individu, en l'occurrence son enfant. Nous sommes face ici à un cycle de destruction, régénération au milieu duquel se trouve ballotté l'enfant, tour à tour fracassé, c'est le terme qui convient, par l'énergie paternelle, puis soigné et remis sur pied par l'énergie maternelle. Or, l'homme violent n'existe que parce que la femme est soumise et ne parvient pas à se révolter, à se rebeller. Il faut dire qu'encore récemment et comme c'est aujourd'hui le cas dans certains pays, les lois et la société n'aident pas toujours les femmes à le faire. Pourtant, l'histoire de la Réunion et de Maurice, tout comme celle des Antilles, a montré que, malgré la cruauté, l'humiliation et la violence avec lesquelles étaient traités les esclaves, certains hommes, certaines femmes avaient, à un moment donné, refusé de jouer le rôle d'esclave qui leur avait été attribué, quitte à mettre leur vie en péril. Les *marrons*, ces esclaves enfuis venus s'abriter dans les hauteurs des îles, sont la preuve historique de la capacité de l'être humain à briser les chaînes les plus lourdes et à retrouver, dans la liberté reconquise, la dignité.

Conscients des difficultés psychologiques et physiques dans lesquelles se trouvent encore aujourd'hui de nombreuses mères, victime d'abus et de violence, ce personnage littéraire nous permet d'étudier la limite du champ d'action d'une mère fictive certes, mais dont la situation très réaliste est encore aujourd'hui le quotidien de nombreuses femmes.

La mère dans ce roman, en dépit de ses dons de guérisseuse, ne parvient pas à mettre son enfant à l'abri d'une situation traumatisante car elle ne *s'appartient* pas. Si son âme risque à sa mort de rejoindre son bourreau, c'est déjà de son vivant sa voix et son corps qui lui ont été volés par celui-ci. Continuer à vivre dans une telle violence quotidienne et arriver à accepter les violences subies par la chair de sa chair, implique

en effet le sacrifice de parties de soi afin de moins sentir pour avoir moins mal. On assiste dans le roman à l'automutilation symbolique, provoquée par la violence répétitive.

Dès le début du roman nous constatons que la mère se rend sourde pour ne pas entendre la souffrance de ses tous petits battus : « Ma mère pleure près de la porte les mains sur les oreilles ». Puis, le narrateur de constater : « Ma mère ne parlait plus beaucoup » (46), et enfin, « Nous avons appris à sceller nos bouches et à laisser couler les larmes » (130). Les victimes sont plongées dans le silence, et ne peuvent même pas s'autoriser à exprimer leur souffrance autrement que par les pleurs. Ainsi mutilées et handicapées, comment redevenir maître de sa vie ? Dans la langue française, l'expression « réduire quelqu'un au silence » témoigne de la violence extrême de cette situation. C'est ce qui se passe ici, sous les yeux du lecteur. L'on comprend mieux à présent l'importance du passage narré plus haut, où la mère ose enfin éclater de rire.

Dans *Les Chants du silence*, ce n'est pas d'un mari violent qu'est victime la jeune femme mais d'une mère intrusive, qui par son comportement viole son espace intime :

Je me rendais compte que je n'existais ni pour moi-même ni pour personne, puisque je n'exerçais pas le droit de propriété sur mes pensées profondes, [...] je ne pouvais pas les exprimer puisque mes écrits étaient souillés par le regard implacable de ma mère auquel je ne pouvais pas échapper, ses remontrances qui m'empêchaient d'exprimer mes moindres sentiments. (Hoarau-Joly 98)

La mère de la jeune femme renvoie ici à la figure de la mauvaise sorcière telle que l'a transformée le patriarcat, une énergie qui détruit toute créativité, toute expression, toute vie. De manière métaphorique bien sûr, cette mère assèche la source de vie de son enfant et l'on peut se demander si elle ne risque pas de retransmettre ici à sa progéniture, l'acceptation du modèle patriarcal, la soumission au mâle et la mutilation sensorielle et sentimentale que cela implique chez la femme. La fin du roman est étonnante et paradoxale. Il semble en effet que la jeune femme exilée par sa famille en Métropole pour donner naissance à l'enfant, afin d'éviter l'opprobre public, a été vaincue. La nature sauvage, rebelle, fille de Terre Mère, s'est comme rangée, sans doute afin d'accueillir son enfant dans un climat plus paisible :

Il est vain de lutter, nous ne sommes pas maîtres de notre vie. Personne ne peut dévier la flèche qui se dirige vers la cible. Peut-être la volonté. Peut-être qu'en se concentrant très fort on peut y arriver. Il faut

accueillir ce qui nous arrive tranquillement sans soubresaut ni révolte.
(122)

La jeune femme, réconciliée avec sa mère, venue la voir depuis la Réunion dans la maternité métropolitaine, a baissé les armes. Elle a refusé de prendre part aux combats féministes, mais surtout humains. Elle s'est résignée. Pourtant l'être humain peut-il déceimment accepter de ne pas être maître de sa vie, non parce qu'une entité supérieure, telle que le Destin, la Nature ou Dieu, l'a décidé ainsi, mais parce que d'autres hommes, d'autres femmes se sont appropriés sa vie dans le but d'en faire une chose sans volonté, soumise à leur désir, à leur souffrance et à leur cruauté ? Car c'est bien à une réification qu'assiste le lecteur. Dans *Les Chants du silence*, la future mère nous dit : « J'étais devenue une marionnette » (229), thème que l'on retrouve dans *Le dernier frère* au sujet de la mère quand elle subit les coups de son mari : « Mon père la secouait comme une marionnette de chiffon et la jetait par terre » (Appanah 70). Cet objet qui peut avoir figure humaine, singe la vie mais ne possède aucun mouvement autonome. Il est entièrement manipulé par des mains extérieures et sans elles pour l'animer, la marionnette est comme morte ou endormie. Entièrement animée, la femme est vide de l'anima, l'âme en latin, mais aussi pour Jung l'archétype de la féminité.

Nous apercevons encore ici la relation de co-dépendance qui existe entre les femmes survivant dans un simulacre de vie vidée de sens et d'essence et le patriarcat qui les représente sur la scène du monde. Il semble nécessaire aujourd'hui pour les mères de sortir de la représentation faussée qu'elles se donnent d'elles-mêmes et de conquérir enfin leur existence, leur corps, leur voix, leur créativité : « Pour trouver sa vraie personnalité et pouvoir l'exprimer, elle (la femme) doit devenir consciente de ce danger et se séparer de cette image standard d'elle-même » (von Franz 35).

C'est de l'île la plus pauvre, la moins alphabétisée, vivant le plus la misère, que nous est donnée une représentation de la mère forte, maîtresse de son corps et consciente du besoin pressant pour les mères de témoigner, de se faire entendre. Il s'agit de Mme Rasoa qui, contrairement aux autres mères, porte un nom et n'est pas simplement appelée « elle », comme dans *Les Chants du silence* ou « ma mère » dans *Le dernier frère*. Comme les deux autres mères, Mme Rasoa, est marquée par la peur, la peur de voir son mari se noyer dans l'alcool, la peur de ne pas pouvoir nourrir ses enfants, la peur de ne pas pouvoir les protéger d'un accident, de la maladie ou de la mort, et par la souffrance morale d'avoir perdu une enfant terrassée par le paludisme,

de subir la pauvreté et l'inégalité sociale, ainsi que physique, les contractions, l'accouchement seule sans péridurale ni aucun médicament. Pourtant, dans cet écrit, Mme Rasoa tente d'aller au-delà de sa souffrance. Quand la première contraction arrive, elle apaise sa douleur en se concentrant sur sa respiration, puis une fois calmée, continue sa lente ascension vers le marché pour pouvoir vendre ses mandarines dans le but de gagner un peu d'argent pour acheter une bouteille d'alcool pour stériliser et un joli tissu afin d'accueillir de manière décente son sixième enfant : « Voulant ignorer sa fatigue, elle marche soutenant son ventre » (Kamony Rajaonarison 44). Or, s'approprier son corps, se rendre maître des situations les plus douloureuses que nous impose l'existence c'est aussi tenter de se rendre maître de sa vie. C'est faire preuve, dans le cas de cette mère âgée de vingt-cinq ans, d'une volonté à toute épreuve, en refusant de se laisser mourir et de laisser mourir ses enfants, que ce soit physiquement ou psychologiquement. L'expression américaine, *struggle for life*, le combat pour la vie, est incarnée ici par cette mère. Mais c'est un combat, comme toute vraie guerrière, qu'elle mène principalement seule. Elle porte seule son fardeau, symbolisé par le panier de mandarines porté de manière traditionnelle sur la tête, et s'en décharge seule, en le vendant sur le marché après une longue route quasi-initiatique qui lui donne le droit de donner la vie. C'est seule qu'elle assure la vie de ses enfants, leur avenir et leur présent et c'est seule encore qu'elle accouche.

Être mère, c'est ici savoir encaisser la souffrance et se relever. L'endurance, la volonté et la dignité étant les grandes caractéristiques de cette mère, nous pouvons dire qu'elle incarne ici un nouvel archétype guerrier. Si la Sourcière devenue Sorcière a été soumise au patriarcat, une nouvelle figure émerge dans ce récit, celle de la Guerrière, au sens noble du terme.

Mme Rasoa existe par son corps mais aussi par sa voix et c'est sur ces phrases que se conclut son histoire :

Voilà, je ne croyais pas être capable de raconter tout cela. Tout n'est pas dans ces lignes bien sûr. Mais ce qu'il fallait dire à mes enfants, je le leur ai dit. A eux. Le reste est écrit. Je crois que c'est bien que le monde sache. (76)

Conclusion

Que ce soit à travers l'écriture de romans ou le récit à caractère autobiographique, Hoarau-Joly, Appanah et Kamony Rajaonarison témoignent de la difficulté d'être mère et du combat incessant que cela implique dans les sociétés à

dominance patriarcale des îles de l'Océan Indien. Le personnage fort de Mme Rasoa, en laissant entrevoir la persistance dans la culture malgache d'un modèle matriarcal où la femme doit assumer à la fois le rôle de mère et de père pour assurer un avenir à ses enfants, dénonce en contrepartie l'absence d'implication et la fragilité d'un père qui, face à ses responsabilités, préfère fuir dans l'alcool et l'oisiveté, ce qui, au vu du nombre croissant de mères célibataires et des problèmes liés à l'alcoolisme au sein des familles tant à la Réunion qu'à Maurice et Madagascar, est loin, hélas, d'être un cas isolé. Comme dans le récit d'Appanah, de nombreuses mères de l'Océan Indien souffrent encore en silence et devant leurs enfants des violences de leur mari, souvent accentuées par la prise abusive d'alcool. Si, depuis plusieurs années, une politique de sensibilisation, d'aide et d'écoute a été mise en place pour aider les mères en difficulté, particulièrement à la Réunion et à l'île Maurice, témoigner des difficultés des mères à s'appartenir, corps et esprit, face à un patriarcat violent et meurtrier, encore trop souvent accepté et retransmis de génération en génération par les mères elles-mêmes, reste une priorité. Se libérer de la soumission et de l'isolement au sein desquels de nombreuses mères restent prisonnières passe avant tout par un droit de parole et d'écoute afin qu'elles ne puissent plus être impunément réduites au silence.

Ouvrages cités

Appanah, Nathacha. *Le dernier frère*. Paris : L'Olivier, 2007.

Hoarau-Joly, Isabelle. *Les Chants du silence*. Océan Indien : Orphie, Coll. « Autour du monde », 2008.

Kamony Rajaonarison, Amélie. *Naître en terre rouge*. Paris : Quart monde, 2009.

Pinkola Estes, Clarissa. *Women Who Run With the Wolves : Myths and Stories of the Wild*

Woman Archetype. New York : Balantine, 1992.

Von Franz Marie-Louise. Extrait de *Matière et Psyché*. Paris : Michel, Livre Poche, 2002. Source : <http://unus-mundus.blogspot.com/2008/11/larchetype-de-la-mère-primordiale.html>.

---. *La femme dans les contes de fées*. Trad. F. Taillandier. Paris : Michel, 1993.